

BlaBlaCorps

« Il va falloir baisser un des deux sièges, sinon ça ne va pas rentrer », commenta le réceptionniste, d'un air enjoué.

Louisa sursauta : elle ne l'avait pas entendu s'approcher d'elle, affairée à ranger rapidement le coffre de sa voiture. Elle avait peut-être aussi les oreilles un peu bouchées après cette semaine de vacances à la mer...

« Euh, oui... Oui, bien sûr ! »

L'homme appuyait ses coudes sur un large cercueil en chêne, posé sur un catafalque pliable. Il n'avait pas pris soin de masquer le chariot par une jupe de cercueil : après tout, Louisa et lui n'étaient que deux devant la boutique, et le transfert n'avait rien de très cérémoniel.

« C'est votre première fois ? demanda le réceptionniste.

— Oui... d'habitude, je passe par une autre application pour partager les frais de trajets, mais j'ai eu une expérience assez pénible pour l'aller...

— Oh, rien de grave, j'espère ?

— Non non, juste un covoitureur trop bavard... et pour le retour, j'ai regardé de façon anonyme, mais c'était encore le seul à effectuer le même trajet que moi. Je ne voulais pas revivre la même épreuve, je ne lui ai pas répondu !

— Je comprends, ça arrive régulièrement... c'est même souvent comme ça que les gens viennent chez nous !

— Je suis tombée sur un botaniste, se justifia Louisa.

— C'est le coup classique, soupira le réceptionniste. On a régulièrement ce genre de clients, je les connais bien...

— Il a passé les huit heures de trajet à m'expliquer la différence entre un fruit et un légume, il m'a aussi parlé...

— Des faux-fruits ?

— Oui, et des légumes-fruits.

— Ils font ça à chaque fois, déplora le réceptionniste.

— Pour le retour, j'avais envie d'être un peu plus... seule.

— Je comprends ! En tout cas, si c'est le bavardage qui vous embête, vous êtes tombé sur le bon service. Chez BlaBlaCorps, nos clients sont très discrets ».

Louisa entra dans le coffre (« à la place du mort » songea-t-elle), tira, souleva puis appuya finalement sur le petit bouton grippé du dossier, et rabattit le siège de droite.

« Hmmmm, ça devrait être bon, cette fois », estima le réceptionniste.

Il colla le catafalque près de la voiture, souleva une extrémité et fit glisser le cercueil, comme on installe un meuble lors d'un déménagement.

« Voilà ! Y'a plus qu'à prendre la route... Comme convenu, vous le déposez au salon funéraire d'Udolwyce : là-bas, quelqu'un vous aidera à le sortir du coffre.

— D'accord. Et je vous envoie le kilométrage et les frais d'autoroute sur l'appli, c'est bien ça ?

— Vous avez tout compris. Bien sûr, en cas de contrôle policier, vous n'ouvrez le coffre sous aucun prétexte. Votre voiture est parfaite pour nous : les vitres teintées pour l'arrière et le coffre, c'est le petit plus qui fait la différence chez BlaBlaCorps.

— Et s'ils insistent ?

— Ça n'arrivera pas... Au pire, vous répondez que votre véhicule est exclusivement réservé aux transports mortuaires. Nous avons mis de faux scellés sur les vis de tête et de pied, comme lors d'un vrai transport. Dans tous les cas, n'oubliez pas qu'on ne se connaît pas. Officiellement, BlaBlaCorps n'existe pas ».

Louisa prit place au volant, et un mauvais pressentiment prit place dans sa tête. Pour chasser ces idées, elle décida de commencer son périple par un peu de temps pour elle, avant de s'engager sur l'autoroute. Elle quitta le centre-ville, longea la côte et les villages de bord de mer. C'était beau et paisible. Elle était seule au monde. Seule, avec un cercueil dans le coffre... La vue des falaises fit jaillir une idée dans son cerveau : et si elle se débarrassait du corps ? Aucun risque en cas de rencontre avec la police...

« Il faudrait quand même mettre des gants », murmura-t-elle.

Elle s'en voulut rapidement d'avoir eu une telle idée. Elle n'avait rien à se reprocher, c'était ridicule. Et puis, la police n'arrêterait probablement pas une jeune femme revenant de vacances en lui demandant de se garer sur le bas-côté de l'autoroute, sur la bande d'arrêt d'urgence.

Louisa quitta la côte, et se dirigea vers l'entrée de l'autoroute. Les préoccupations quant à un éventuel contrôle policier s'évaporèrent. Elle roula une heure... Comme elle était

pressée d'arriver pour déposer l'encombrant cercueil, le temps décida de la narguer et de s'étirer. Une deuxième heure s'écoula péniblement.

Louisa alluma la radio, mais rien ne l'intéressait vraiment : toujours les mêmes musiques, les mêmes annonces... Elle arrêta et retourna à sa solitude pesante.

Sentant la fatigue l'envahir, Louisa décida de faire une première pause sur une aire d'autoroute. En coupant le moteur, un doute l'assaillit : pouvait-elle décemment quitter sa voiture pour se dégourdir les jambes ou la vessie, en sachant le contenu de son coffre ? Si quelqu'un lui volait la voiture, que se passerait-il ? Et que penser de ce camionneur qui restait dans sa cabine, en somnolant : était-il un voleur de voiture ou un policier en mission ? Tout l'angoissait et la rendait paranoïaque. Elle ralluma le contact pour se rapprocher des toilettes, se gara à nouveau, descendit de la voiture en courant. Une minute plus tard, elle était de retour au volant.

« Bon, c'est la dernière fois que je fais ça... murmura-t-elle. Je préfère encore covoyer avec un chimiste ou un psychologue ».

En repensant au botaniste de l'aller, Louisa essaya de se remémorer ce qu'il disait entre fruit et légumes. Elle se souvenait de bribes d'informations, qui n'avaient plus aucun sens ; finalement elle avait surtout retenu que le poivre était un fruit, puisqu'elle se l'était répété tous les midis, en voyant la poivrière sur la table.

Le soleil finit par se coucher. C'était l'heure dorée du crépuscule, que Louisa aimait tant, d'autant qu'elle signifiait aujourd'hui qu'elle s'approchait de la délivrance. Elle alluma les feux : plus qu'une cinquantaine de minutes... Elle passa le dernier péage et sortit de l'autoroute.

De retour sur une route nationale, sa gorge se noua lorsqu'elle aperçut une voiture de police sur le bas-côté. En l'espace de cinq secondes, elle fit une vérification complète du véhicule : vitesse, niveau d'huile, niveau d'essence, réglage des rétroviseurs, distance du siège... Elle se figea, pour passer devant les policiers d'un air détendu et neutre de celle qui n'a absolument rien à cacher ou se reprocher. Du coin de l'œil, elle eut toutefois l'impression que les deux hommes la regardaient avec insistance.

Louisa expira, après avoir retenu son souffle. C'est alors qu'elle aperçut dans le rétroviseur une lumière rouge et bleu. Des gyrophares ! Les policiers s'étaient mis en route. C'était pour elle, forcément ! Elle hésita quelques instants : devait-elle accélérer et s'enfuir, ou coopérer ? Ils mirent le clignotant à gauche pour la doubler...

« Bien sûr : ils poursuivent sans doute quelqu'un d'autre », songea Louisa.

Toutefois, en la dépassant, ils se mirent à sa vitesse et lui firent signe de se garer sur le bas-côté. Voilà, c'était fini... Ils l'avaient démasquée, elle finirait en prison pour transport illégal de cadavre. Peut-être pour meurtre aussi, puisque personne ne pourrait identifier la provenance du corps, depuis la société BlaBlaCorps qui n'existait nulle part. Si ça se trouve, elle n'était pas la seule : elle rencontrerait peut-être au pénitencier d'autres personnes dans sa situation. Le midi au réfectoire, ils serreraient les dents en communion devant un moulin à poivre.

À moins que ça ne soit que pour un contrôle d'identité, ou d'alcoolémie. Louisa eut une bouffée d'espoir : après tout, il n'y avait aucune raison de vérifier l'intérieur du véhicule...

« Bonjour Madame, contrôle de police. Vous avez un phare arrière qui ne fonctionne pas », expliqua le plus jeune des deux policiers, aimable.

— Bonjour Monsieur l'agent. Je suis désolée, je ne savais pas...

— Ça n'est pas prudent de rouler comme ça. Est-ce que vous avez de quoi le changer ?

— Il me semble que oui, dans la boîte à gants... »

Louisa fouilla et retrouva une boîte d'ampoules.

« Et vous savez le changer ? demanda le policier le plus âgé.

— Euh non... enfin, j'imagine que je peux regarder un tutoriel...

— Allez, souffla le plus jeune, c'est votre jour de chance. Je vais vous le faire ! Ouvrez votre coffre ! »

Louisa fut parcourue par un frisson d'effroi. Elle s'était piégée toute seule ! Si elle n'avait pas eu d'ampoules ou si elle avait prétexté qu'elle savait la changer seule, elle aurait pu repartir, peut-être avec une amende... Il était trop tard pour faire machine arrière. Elle descendit du véhicule, comme sonnée.

« Ça va ? s'enquit le plus vieux des deux hommes. On dirait que vous avez vu un mort !

— Pas encore... Je... Je vais vous ouvrir. »

Elle prit tout son temps, en espérant une idée de génie qui ne vint pas.

« Je ne voudrais pas vous déranger, tenta-t-elle par désespoir.

— Pas de souci, j'en ai pour cinq minutes !

— Je peux le faire seule, sinon...

— Allons, allons, ne me faites pas insister ! Ouvrez le coffre, et je vais régler ça. »

Louisa ouvrit le coffre, révélant le cercueil.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna le jeune agent.

— C'est mon cercueil, répondit une voix, depuis le siège de gauche.

Louisa écarquilla les yeux. Le botaniste était là, tranquillement assis, la ceinture bouclée.

— Oh, je ne vous avais pas vu, avec les vitres teintées ! s'exclama le policier.

— Pas de souci. Merci pour votre amabilité, je ne suis pas très manuel non plus, je n'aurais pas su changer cette ampoule...

— Ça va toujours ? demanda à nouveau l'autre policier. C'est le cercueil qui vous met dans cet état ?

— Oui, je... c'est morbide, conclut Louisa en jetant un regard noir à son covoitureur impromptu.

Les cinq minutes s'écoulèrent pesamment, entrecoupées de jurons du policier comme de coutume dans tout travail de réparation.

“Voilà, vous pouvez y aller.

— Merci, monsieur l'agent, lança joyeusement le botaniste.

— Merci...” marmonna Louisa, toujours troublée.

Quelques secondes plus tard, le botaniste rompit le silence.

“Je sais ce que vous allez dire... On ne fait pas ça aux gens, on ne quitte pas son cercueil.

— Non, en effet.

— Mais j'ai de bonnes excuses.

— Elles ont intérêt, si vous voulez finir le trajet avec moi.

— Je ne trouvais personne sur l'appli pour remonter ; il avait un conducteur anonyme, mais qui n'a pas répondu à ma demande”.

Louisa rougit légèrement.

— Ça n'est pas une raison pour s'enfermer dans un cercueil... Vous pouviez prendre le train, comme tout le monde !

— Je m'y suis pris trop tard, il n'y avait plus de billet... C'est comme ça que j'ai découvert BlaBlaCorps. Je leur ai exposé mon problème, ils m'ont dit que je n'étais pas le premier botaniste à avoir besoin de leurs services de cette manière. D'ailleurs, ils ont des réductions intéressantes lorsque le covoitureur n'est pas décédé ! Et puis... »

Il hésita quelques instants.

« Oui ? l'incita Louisa.

— Pour être honnête, j'en ai marre de toujours devoir parler. À chaque fois, c'est la même chose : mon métier passionne forcément, et je me trouve à devoir faire des heures d'exposés. Ne le prenez pas personnellement, c'était un plaisir de faire la conversation à l'aller... Mais, voyez-vous, pour le retour, j'aspirais à un peu de solitude. »